

A Venise, le pavillon belge allie réflexion et émotion

EXPOSITION La 56^e Biennale d'art s'ouvre samedi au public

► La foule habituelle a envahi l'Arsenal et les Giardini pour la grand-messe de l'art contemporain.

► Dans la multitude de propositions, le pavillon belge fait beaucoup parler de lui.

VENISE

DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL

All the world's futures... Tous les futurs du monde. Tel est le thème central de la 56^e Biennale d'art de Venise qui ouvre ses portes au public ce samedi.

Depuis mardi, les vastes allées des Giardini et l'espace gigantesque de l'Arsenal sont déjà parcourus par des centaines de collectionneurs, curateurs, artistes, journalistes et autres professionnels, invités à découvrir en avant-première la grande exposition centrale et les 89 pavillons nationaux.

Et parmi ceux-ci, le pavillon belge dont on rappelle à chaque édition qu'il fut le premier pavillon étranger construit dans les Giardini. Choisi par la Fédération Wallonie-Bruxelles pour représenter notre pays lors de cette édition

2015, Vincent Meessen s'en est souvenu mais s'est surtout interrogé sur ce que cela signifiait. De cette interrogation est né un projet original prenant la question des pavillons nationaux à rebrousse-poil : « Personne et les autres » (d'après le titre d'une pièce aujourd'hui perdue du critique d'art belge André Frankin).

Plutôt que de présenter une synthèse de son travail personnel, Vincent Meessen s'est associé à la curatrice Katerina Gregos pour mettre sur pied un pavillon ouvert au monde et s'interrogeant sur ce rôle de moteur de la modernité que l'Europe prétend assurer depuis des lustres. Depuis l'époque où le pavillon belge fut érigé, sous le règne du Roi Léopold II, en pleine période coloniale, jusqu'à l'époque actuelle où la colonisation a officiellement disparu mais où son empreinte reste omniprésente.

Onze artistes en dialogue

Ce sont donc onze artistes qui sont

présents dans le pavillon, explorant, chacun à sa façon, les multiples questions posées par ce sujet. Au centre du dispositif, dans la pièce centrale, Vincent Meessen a créé un espace évoquant un studio d'enregistrement ouvert à tous les vents. Le visiteur s'y installe pour suivre sur

trois écrans un film réalisé par l'artiste à Kinshasa. C'est là qu'il a retrouvé M'Belolo Ya M'Piku qui, en 1968, participait en tant qu'étudiant à l'internationale situationniste aux côtés de Raoul Vaneigem et Guy Debord. La référence peut faire craindre une installation ne fonctionnant que sur le discours. C'est tout le contraire. Le film, est à la fois accrocheur, émouvant, drôle par moments et formidablement rythmé par une chanson qu'on découvre petit à petit.

Cette chanson, M'Belolo Ya M'Piku la fredonne dans un studio, en fait ressortir certaines paroles percutantes, évoque son écriture, son lien avec l'internationale situationniste et les multiples questions posées par celle-ci. On le voit parler au téléphone avec Raoul Vaneigem. Mais s'ils évoquent le passé avec émotion, c'est pour mieux parler d'aujourd'hui. Un aujourd'hui où la lutte pour un monde différent s'est déplacée. « Vous, vous êtes déjà morts là-bas, assène M'Belolo à son interlocuteur. Nous, nous continuons ! » C'est dit sans jugement ni agressivité. Juste un constat qu'il appuie un peu plus tard en expliquant que le colonialisme est né du capitalisme et que si l'un a fini par disparaître, l'autre est plus présent et plus puissant que jamais.

On est captivé par la parole de cet homme retrouvé à Kinshasa par Vincent Meessen, par la fougue des musiciennes et chanteuses interprétant sa chanson et par le solo délirant d'un musicien plus tout jeune torturant son instrument à cordes traditionnel électroifié, dans une sorte de mélange entre Jimi Hendrix et Sonic Youth.

Une vraie richesse visuelle

On peut alors repartir dans les autres espaces du pavillon pour découvrir les œuvres des différents artistes. Les formidables photographies de Sammy Baloji (Congo) montrant comment l'urbanisa-

tion organisait la ségrégation au Congo, la machine de tri robotisée de James Beckett (Zimbabwe) créant une sorte d'architecture imaginaire en direct, l'étonnant travail de Maryam Jafri (Pakistan) s'interrogeant sur la propriété des images des grandes révolutions africaines.

Dans le fond du pavillon, Adam Pendleton (Etats-Unis) a couvert tout un mur d'images issues de l'époque des indépendances africaines dans les années 60, créant un formidable kaléidoscope dans lequel se glissent des miroirs, tout un jeu graphique avec le lettrage...

A l'entrée, Elisabetta Benassi (Italie) rend hommage à Paul Panda Farnana dit M'Fumu, premier Congolais ayant fait ses études supérieures en Belgique avant de participer à l'organisation du deuxième Congrès panafricain de Bruxelles en 1921. A l'aide de moulage d'os d'animaux conservés au Musée de

Tervuren, elle crée un arrêt de tram à l'allure fantomatique qu'elle rêve de voir installé sur la ligne menant au Musée de l'Afrique centrale.

La grande force du pavillon vient de cette volonté de proposer une réflexion et un discours en profondeur sans jamais sacrifier la puissance visuelle, artistique, des différentes propositions. On peut parfaitement visiter l'ensemble en se laissant simplement séduire par la qualité plastique des œuvres mais il est impossible d'en ressortir sans se faire happer, à l'un ou l'autre moment, par les questions qu'elles soulèvent. Un remarquable petit guide de l'exposition, offert à chaque visiteur, vient compléter l'ensemble et expliquer en détail l'origine de chaque œuvre, la volonté des artistes et la manière dont elles s'insèrent dans l'ensemble de l'exposition.

Une vraie réussite qui a déjà valu au pavillon belge de figurer dans les douze expositions à ne pas manquer sélectionnées par *Beaux-Arts Magazine* et dans les quatre incontournables choisis par le très pointu site artnet.com. ■

JEAN-MARIE WYNANTS

56^e Biennale de Venise, du 9 mai au 22 novembre.
www.labiennale.org

UN PREMIER VOYAGE À TRAVERS LE MONDE DES GIARDINI**Exploser les murs**

A Venise, les Giardini accueillent les plus anciens pavillons nationaux de la Biennale. Ceux-ci s'étant multipliés au fil du temps, on en trouve désormais dans toute la ville, le plus souvent dans d'anciens palais, églises et autres bâtiments désaffectés.

Les Giardini restent néanmoins le rendez-vous incontournable des visiteurs de la Biennale. Cette année, on y trouve plusieurs tendances assez nettes. D'une part, des pavillons jouant sur le rapport à la nature avec la France, les Pays-Bas, l'Autriche... D'autre part, d'étonnantes re-

constitutions du monde réel et, singulièrement de ses petits commerces : épicerie de nuit plus vraie que nature au Canada, boutique de taxidermiste du côté grec, kiosque à journaux chez les Australiens. Certains pavillons frappent aussi par l'utilisation de la couleur. Le jaune vif omniprésent chez les Britanniques ou le rouge aveuglant de Chiharu Shiota au pavillon japonais. L'installation de cette dernière est l'une des plus fortes du parcours. Des centaines de clés sont suspendues à un incroyable enchevêtrement de fils dont l'artiste a le secret. Les fils

aboutissent à deux barques à la peinture écaillée. Visuellement superbe, extrêmement poétique, l'œuvre frappe par son lien avec le drame actuel des réfugiés naufragés au large des côtes italiennes. Beaucoup en sortent bouleversés.

Mais si une tendance se dégage de la majeure partie des pavillons, c'est bien la volonté des artistes de sortir des murs qui leur sont imposés, en les abattant, en les perçant, en les niant, en en construisant d'autres ou tout simplement, en portant leur œuvre à l'extérieur des pavillons.

J.-M.W.